

L'un fut nommé là par la Compagnie des postes, arbitrairement ou selon ses vœux ; l'autre y vint parce qu'il avait lu des livres ; parce que c'était le Sud où il croyait que l'argent était moins rare, les femmes plus clémentes et les ciels excessifs, japonais. Parce qu'il fuyait. Des hasards les jetèrent dans la ville d'Arles, en 1888. Ces deux hommes si dissemblables se plurent ; en tout cas l'apparence de l'un, l'aîné, plut assez à l'autre pour qu'il la peignît quatre ou cinq fois : on croit donc connaître les traits qu'il avait cette année-là, à quarante-sept ans, comme on connaît ceux de Louis XIV dans

tous ses âges ou d'Innocent X en 1650 ; et sur ses portraits en effet il reste couvert comme un roi, il est assis comme un pape, cela suffit. On connaît aussi de sa vie quelques bricoles, qu'il serait bien étonné de voir paraître là, sous sa propre figure, dans les notes prolixes de livres très savants. On sait par exemple que l'administration des Postes le muta à la fin de 1888 d'Arles à Marseille, avancement dû à son zèle ou rétrogradation due à ses cuites, cela on ne sait ; on est sûr qu'il vit pour la dernière fois Vincent à l'hôpital d'Arles en février de l'année suivante, Vincent qui n'allait pas tarder lui-même à être muté de ce cabanon-ci au cabanon de Saint-Rémy, avant la grande mutation à Auvers dont il succomba, en juillet 90. On ne sait pas ce qu'ils se dirent en dernier. Dans le peu qu'en écrit Van Gogh, il est clair que l'autre était alcoolique et républicain, c'est-à-dire qu'il se disait et croyait républicain et était alcoolique, avec une affectation d'athéisme que l'absinthe exal-

tait ; qu'il était fort en gueule et bon bougre, et de cela sa conduite fraternelle envers le malheureux peintre fait foi. Il portait une grande barbe en fer de bêche, riche à peindre, toute une forêt ; il chantait de très vieux et navrés chants de nourrice, des refrains de gabier ; des *Marseillaise* ; il avait l'air d'un Russe, mais Van Gogh ne précise pas si c'était moujik ou barine : et les portraits restent indécis sur ce point, eux aussi. Il avait trois enfants et une femme aux trois quarts effondrée. Que faire de lui ? Je regarde ses portraits, contradictoires, et sur tous pourtant je reconnais ses bras bleus, son œil noyé, sa sainte casquette. Ici, on dirait un sujet d'icône, quelque saint au nom compliqué, Népomucène ou Chrysostome, Abbacyr qui mêle sa barbe fleurie aux fleurs des cieux ; là, c'est plutôt un satrape avec la barbe d'Assur, carrée, brutale, mais il est las de tout ce sang versé, on sent bien que ses yeux si ouverts voudraient se fermer, son âme se rendre, son regard s'inverser dans tout ce jaune qui

est derrière lui ; ailleurs il descend un peu plus près, il se retient de rigoler, c'est mon grand-père, c'est un chouan, un employé des Postes, c'est un jour où le peintre et lui avaient trop trinqué ; une fois enfin il est au bord du trou où tombent les ivrognes sur les neuf heures du soir. Mais partout il a cet air désarmé, entêté dans son dénuement et dans ce dénuement installé somme toute douillettement, cet œil guilleret et abruti qu'on devine aux petits personnages des romans russes hésitant toujours entre le Père céleste et la bouteille d'ici-bas, dans une casuistique sommaire les conciliant, de l'une à l'Autre venant, sans façon les échangeant ; c'est toujours ce moujik dévoué, rouspéteur, qui conduit le traîneau de son barine avec des prières fortes et des demi-blasphèmes, en faisant tinter les petits grelots : et alors ce seigneur pâlichon emmitoufflé derrière, dans l'astrakan avec sa barbe rousse, c'est Van Gogh, riche par hasard et par nature taciturne, sous le gros soleil de la Sainte Russie

qu'il ne peint pas. Oui, le facteur Roulin peut conduire un traîneau – il pourrait aussi bien être derrière, boyard moins distingué, plus rustique que le rouquin ; il peut ouvrir sa grande sacoche dans quoi on engouffre le courrier du jour, dans la gare Saint-Charles où grondent les trains, et là-dedans il n'y a pas de lettre pour lui, il peste contre le sort et les trains ; il pourrait de même, bricolant dans un gaillard d'avant de Melville, avoir des injures, une sympathie sournoise et du pardon pour la folie d'un capitaine ; et je le vois aussi planté devant des tableaux dans la maison jaune, bayant aux corneilles, ni pour ni contre, tolérant et dubitatif : car il n'entend rien aux arts, et comment pourrait-il nous faire entendre quelque chose là-dessus ? Derrière sa tolérance ou son doute, on ne sait pas ce qu'il y a. C'est un personnage de bien peu de profit quand on se mêle d'écrire sur la peinture. Il me convient. Il est exténué et peut-être gai comme la forme. Il est vide comme un rythme. La scansion vaine,

despotique et sourde qui soutient ce qu'on écrit, l'alimente et l'épuise, je veux ici qu'elle porte son nom ; je veux qu'elle endosse à l'instant la grande vareuse et la casquette des Postes ; qu'elle vieillisse à Marseille et se souvienne d'Arles ; qu'une barbe lui pousse ; elle apparaîtra en bleu de Prusse, alcoolique et républicaine ; elle n'entendra goutte aux tableaux, mais par chance, par rapt, elle deviendra peut-être une fois encore tableau ; elle sera moujik, ou barine s'il me chante – et qu'elle soit tout à fait arbitraire, comme d'habitude, mais que très visible elle vienne au jour, se manifeste et meure.

Joseph Roulin survécut assez longtemps à Van Gogh.

Je crois qu'il en reçut quelques lettres de Saint-Rémy. Et leur signataire comme d'habitude, comme à Théo son frère qui avait des sous, comme à Gauguin ou Guillaumin et Bernard qui avaient le chic de la peinture,